

En attendant...
un loup à côté
de la porte

Nathalie Piloni

Nathalie Piloni

En attendant... un loup
à côté de la porte

© Nathalie Piloni, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3561-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le bug tant redouté n'a pas eu lieu. Je suis un peu déçue. L'idée que les banques, les multinationales, les Etats etc. allaient perdre des données précieuses était assez réjouissante. Cela devait provoquer un désastre en chaîne, la cacophonie, voire semer l'anarchie mondiale : un bon gros bordel en perspective. La peur des gens qui m'entourent à l'idée de perdre leurs économies m'amuse. On m'apostrophe : « mais t'as pas peur, toi ? ». Peur de quoi ! De perdre quelques petits milliers de francs ! En cette période de vœux qui m'afflige toujours autant, à laquelle j'ai tant de mal à me plier si bien que j'ai tendance à jouer l'amabilité excessive frôlant la flagornerie ou le bougonnement hautain, on nous souhaite bien la santé, surtout la santé. Bon, ben voilà, j'ai la santé, je suis jeune – je viens tout juste d'avoir trente ans -, et je ne suis pas trop mal de personne. Cela pourrait être pire. J'exècre cette période, ses litanies et son hypocrisie. Bref, comme tout ceci est décevant ! Ils s'étaient tous pourtant bien monter le bourrichon, les experts, les journalistes que l'on s'y croyait déjà. D'aucuns d'entre eux cachaient mal leur excitation même. Enfin, il allait se passer quelque chose d'un peu sensationnel qui embraserait le monde entier. Douche froide.

Pour moi aussi du reste mais pas pour les mêmes raisons. Ça y est ! j'ai déménagé, quitté Bordeaux, à regret. Ce n'est pas avec le salaire minable que me donnait l'entreprise de messagerie pour laquelle je bossais - 5365 francs (environ 819€), le Smic au centime près ! - que je pouvais payer des factures démentielles. Le loyer amputait déjà la moitié de mon salaire d'une part, les abonnements et la consommation d'EDF et de GDF une part substantielle d'autre part. La consommation était égale ou inférieure à l'abonnement. Les autres factures incontournables finissaient de m'achever. J'avais beau serrer de partout, le compte n'y était pas. Les propositions de mariage ou d'arrangements de certains collègues hommes, pour que je ne parte pas, m'ont touché, vraiment, car ils étaient sincères dans leur déception de me voir partir, une pointe de tristesse étreignait certains d'entre eux. Mais je ne suis pas une tricheuse, ni une

profiteuse. Mon honnêteté scrupuleuse me perdra.

J'ai passé le réveillon chez Cécile et Ludo. Laurence a boudé l'invitation et réveillonnera de son côté. Elle m'a proposé de venir mais j'avais déjà accepté l'invitation de la future maman, car Cécile est enceinte de quelques petits mois. Je ne connais pas l'origine de la petite brouille entre mes deux camarades mais cela ne change rien à mon état d'esprit. Mes presque deux années passées à Bordeaux ont définitivement distendu les liens – sommaires et fragiles – qui nous unissaient. Une amitié de façade qui cachait mal les différences notables entre nos points de vues, nos goûts, nos aspirations, bref des divergences irréconciliables à terme. Je les avais pourtant souvent invitées à me rejoindre, pour qu'on fasse la fête à Bordeaux mais elles n'ont pas daigné venir une seule fois. Pire, Cécile qui s'est marié avec un bordelais, Ludo, dont toute la famille vit toujours à Talence, à qui ils rendent visites régulièrement le week-end, n'a pas non plus daigné pousser jusqu'à Bruges où j'ai habité plus d'un an. Et ne parlons pas des quelques petits mois passés à Bordeaux même, rue Naujac.

Je me sens étrangère à ce petit réveillon, où quelques membres de la famille de Ludo et bien sûr les parents, un oncle et une tante de Cécile, son frère que je ne supporte pas et sa petite copine mineure forment un ensemble désuni. Le frère a ving-cinq ans, elle en a seize. Ce frère est un petit minet arrogant, prétentieux, tête à claques qui se croit beau. Il est de surcroît raciste, misogyne, homophobe et antiféministe. Je me souviens d'une dîner assez récent, toujours chez Cécile, où j'ai eu une envie folle de le tuer. Il racontait qu'une nana en minijupe avait baisé avec plusieurs mecs dans une boîte, un samedi soir et qu'elle avait porté plainte pour viols par la suite. Pour lui c'était une salope qui avait cherché sciemment à baiser et à jeter ces pauvres hommes dans la merde, dans l'opprobre...dont ils ne souffriront jamais car pour cela il faudrait qu'ils soient dotés d'une conscience. Mais bien sûr ! Il va s'en dire que je ne partageais pas son point de vue. Il est oiseux de vouloir deviser avec un type pareil. Évidemment sa sœur a voulu venir à son secours devant ma véhémence en

précisant que certaines filles le cherchent bien, quand même, vue la façon dont elles s'habillent. Je lui ai rappelé qu'il lui arrivait de porter des jupes très, très courtes. Elle me rétorque que ce n'est pas pareil. Je rebondis en affirmant que pour celui qui viole, si. Si, c'est pareil. Le violeur aurait-il une antenne lui signifiant : « elle, c'est une gentille fille, pas touche, mais l'autre, là, c'est une salope tu peux y aller, on comprendra ».

Je les regarde et je me demande ce que je fais là. Je m'ennuie fermement avec le sentiment de n'être pas la seule. Finalement j'aurais dû me désister prétextant une maladie quelconque et rejoindre Laurence à Agen.

Je suis revenue avec la perspective de vivre dans la vieille ferme de mes parents sur leur proposition, inhabitée depuis quelques années. Les saisonniers espagnols ne venant plus car mes parents ont drastiquement réduit les cultures, la maison est vide et s'abîme d'être ainsi laissée à l'abandon. Seul Ali continue à venir mais vit dans la pigeonnier aménagé dans la ferme du voisin qui avait vendu les séchoirs et le fameux pigeonnier à mon père à l'occasion de sa retraite. En attendant je vis chez mes parents. Méphisto, mon chat est perturbé. Tandis qu'il marche avec délicatesse dans l'herbe mouillée ma mère s'esclaffe et s'exclame qu'il marche comme un pédé. Bon sang ! qu'elle m'énervé. Ne voilà-t-il pas qu'elle ose traiter mon chat de pédé ! Mitsou la chatte de mes parents avec qui il a seulement quelques jours de différence – nés tous deux en avril 1997 - lui colle des claques de sa patte rageuse chaque fois qu'il la suit. Il se venge en coursant Naomie le jeune berger allemand de ma sœur quand celle-ci vient en sa compagnie. Quel spectacle inouï ! Naomie court comme une dératée avec Méphisto à ses trousses. La pauvre chienne se tourne apeurée, quelquefois, dans sa course éperdue mais mon chat tient la cadence.

Pierre mon oncle, mari de la sœur de ma mère et Daniel un ami de longue date se chargeront de retaper la maison. Mon père les aidera, comme manœuvre et rien d'autre. Dans la famille Piloni, trois fils et pas un seul à être manuel, débrouillard de ses mains, et la seule fille est hors course car elle en a eu assez

d'être la boniche de ses frères. Mon oncle Pierre a quasiment tout fait chez lui ; il en est de même pour Daniel qui a un diplôme d'électricien en prime. La maison va se métamorphoser en six mois. Quel chantier ! Les carreaux en terre cuite sont sortis délicatement, que mes parents vendront ensuite car ils sont très recherchés, mêmes si ces derniers sont petits. Ils vont creuser la terre sur au moins quatre-vingts centimètres pour faire des fondations après coup, surtout pour réduire l'humidité qui règne sur la demeure centenaire. La maison a été construite sur une nappe phréatique dont une source est attenante. De plus la maison, à vol d'oiseaux, se situe à peine à cinq cents mètres du Lot. Que d'eau ! Que d'eau ! Que d'eau ! On s'y noierait presque.

En attendant je me promène marchant de longues heures, en plusieurs fois. Je lis, je lis, et je lis encore : Mort à Crédit de Céline, Contes de la peur et de l'angoisse, Contes des bords de l'eau et d'ailleurs de Maupassant, Un enfant de la balle de John Irving, Paula d'Isabel Allende, Le Rocher de Tanios d'Amin Maalouf et tant d'autres au cours de ces mois de repos bien mérité. J'écoute en boucle Californication des Red Hot. Depuis quelques petits mois je porte des lunettes. C'est tout récent. Mes yeux me font souvent mal : ils tirent. J'ai fait des séances chez une orthoptiste à Bordeaux au cours de l'automne qui m'ont beaucoup aidé. L'été dernier, quand mes problèmes ont commencé – je lisais Aurélien de Louis Aragon - j'ai vraiment cru que je n'arrivais plus à lire, relisant trois fois chaque phrase pour arriver à en comprendre le sens : soudain j'ai cru être devenue bête. Effrayant ! Cependant les prémisses des troubles ont commencé sur Hanna et ses filles de Marianne Fredriksson, lu juste avant Aragon. Tandis que je lisais ce livre, avec la soudaineté de l'éclair fendant le ciel obscurci, une fatigue s'abattait sur moi m'obligeant à cesser de lire, à m'allonger sur le canapé, à improviser une sieste irrépessible. Cette scène s'est répétée avec la méticulosité d'un métronome. Mais tout est rentré dans l'ordre, j'ai néanmoins eu très peur. Un petit problème de convergence et c'est tout : petit problème mais grands maux tout de même.

À peine rentrée de Bordeaux que je dois y retourner car j'ai reçu la lettre de licenciement fin décembre, me convoquant pour le 7 janvier. Début novembre j'avais demandé un entretien avec le chef d'agence pour lui signifier que la vie étant si chère à Bordeaux, mon salaire n'y suffisait pas, j'avais décidé de repartir pour mon Lot et Garonne natal fin décembre. J'avais demandé un licenciement à l'amiable, - ce qui était parfaitement possible dans le cadre de l'ASSEDIC. Après en avoir parlé au big boss, possédant deux sociétés, celle de la messagerie pour laquelle je travaille, puis à côté une société classique de transport dans laquelle il a son bureau – nous le voyons donc rarement -, le chef d'agence m'apprend que j'ai son accord. En revanche il ne s'est pas proposé de m'augmenter, d'autant que grâce à mon contrat il touche une prime de 2000 francs par mois et pour un CDI ce qui est le cas, durant vingt-quatre mois, sans parler des exonérations. Mais, le 9 décembre, la veille de mon anniversaire, le chef d'agence me convoque avant que je ne parte pour m'annoncer que l'avocat du patron lui a déconseillé cette voie, me proposant de démissionner à la place. Ben, tiens ! et je peux dire adieu au chômage auquel j'ai droit, merde ! Je suis partie folle de rage devant la lâcheté, la bassesse de cet enfoiré de patron à la mord-moi-le-noeud. Il n'a vraiment aucune parole, aucune décence ! Je me souviens d'une fois où il nous a montrés sa BMW décapotable récemment acquise – son petit plaisir ! a t-il gloussé - pour quatre cent mille francs ; et de la fois où à Nadège, ma collègue avec qui j'ai partagé le poste d'employée SAV et le même salaire dérisoire, et à moi, il nous a offert...un parapluie avec le nom de la société dessus, bien sûr. Nous l'avions remercié mais Bernadette qui s'occupe des factures nous murmure qu'il est déçu, qu'il va repasser et qu'il serait bien qu'on lui fasse la bise. Nous nous échangeons un coup d'oeil de connivence avec Nadège et une fois seules, nous nous épancherons sur l'épisode, sarcastiques. Il repasse comme prévu, on lui fait la bise, il est content. Evidemment je n'ai plus foutu les pieds dans l'entreprise sur les conseils d'un syndicaliste de Villeneuve sur Lot que je connais. « Ils seront obligés de vous licencier, m'a-t-il affirmé ». Et voilà ! Je suis licenciée. Les papiers tarderont à venir au point que j'ai dû appeler. Pour

clure le pathétique épisode, le patron s'est vauté dans la plus grande des bassesses - un classique dans les affaires de licenciement – en faisant cocher la mauvaise case, non pas licenciement mais démission. Je bous littéralement de rage mais je m'avise que je possède la lettre me convoquant pour un licenciement, donc je gribouille leur croix et coche la bonne case. Lorsque je me trouverai devant la personne de l'ASSEDIC, je jouerai la stupéfaction en disant qu'ils m'ont envoyé un document tout salopé – les sagoins ! insulte non formulée mais pensée très fortement -, brandissant ma lettre de licenciement pour preuve de ma bonne foi. La femme d'un signe de main me signifie qu'il n'y a aucun souci. Je toucherai bien mon chômage à partir de mi-mars, d'un montant oscillant entre 4555 francs (694€) et 4707 francs (717€). Fin de l'aventure bordelaise.

Je profite de ce temps libre pour rendre visite à pépé – il habite à peine à deux kilomètres – en songeant qu'en août il aura le vénérable âge de quatre-vingt-six ans, né en 1914. Depuis l'adolescence il me raconte ses premières années en France. De ses neuf ans passés en Italie il n'a plus de souvenirs. En revanche, il est prolix sur les années qui suivent, hormis les deux premières années où il est allé à l'école. Ses souvenirs sont si douloureux qu'il a toujours refusé sans doute par orgueil blessé d'en parler. Il a tant haï ses « camarades » pour ce qu'ils ont osé lui faire subir qu'il a rayé ces deux années aussi. Ensuite, ses parents l'ont envoyé à onze ans comme domestique dans une ferme : il ne rentrait que le dimanche. Les ritals étant les arabes de cette époque, il dormait dans la grange avec les vaches. Eh ! oui ! Un petit rital, on ne sait pas où cela a traîné ! Ils sont par essence pouilleux et voleurs ces ritals : faut s'en méfier. Puis, adolescent, comme le travail était rude et les journées à rallonge dans les champs, ses camarades de corvée et lui buvaient un peu de rouge pour se donner du coeur à l'ouvrage, pour tenir le coup. Ainsi, les patrons répandaient le bruit qu'ils étaient des ivrognes. Jeune homme, pour se déplacer plus vite il s'était acheté un vélo d'occasion, nécessitant tout un mois de travail. Il raconte ses mises parfaites pour aller au bal. C'est que pépé, jeune, était coquet. Il me raconte que personne ne

l'avait embêté, car il marchait droit devant lui sans se tourner, mais gare si quelqu'un avait osé le chercher : il l'aurait attendu dans un coin et lui aurait fait sa fête. Il rêvait d'une ferme avec des vaches. Quand ça était chose faite, on l'a traité de voleur de terre. Quand il a épousé Juliette, ma grand-mère française et surtout belle fille, il s'est fait traiter de voleur de femme. Quand mémé est morte voilà dix ans déjà, il serinait son envie de la suivre dans la tombe. Il est toujours là. Il n'a jamais été bout-en-train mais sa tristesse fait peine à voir. Tous ses souvenirs racontés mille fois comme une litanie dont on ne peut se défaire, jamais. J'ai reçu en héritage sa souffrance viscérale et de tous ses petits-enfants, je suis la seule à en être écorchée vive. Je ne dirai pas que ma sœur et mes cousins et ma cousine sont insensibles mais ils n'en sont pas écorchés. La haine et les préjugés vis à vis des immigrés, quels qu'ils soient, me répugnent et me révoltent, en France et ailleurs, et quelles que soient la couleur et l'origine des uns et des autres. Partir n'est jamais drôle quand la misère et les exactions vous poussent sur les routes. Mes arrière-grands-parents étaient ouvriers agricoles et surtout communistes. Ils travaillaient pour de riches propriétaires terriens, sans doute. Quand j'interroge pépé, il se souvient juste que du jour au lendemain ses parents n'ont plus eu de terre à cultiver et je lui apprends alors qu'en 1922 Mussolini et ses sbires, fascistes, prennent le pouvoir avec la haine des communistes chevillée au corps, ces derniers n'ayant pas trop le choix : ou partir ou taire leurs idéaux. Mes arrière-grands-parents avec sept enfants ont fait le choix de la raison en 1923, la huitième naîtra en France. Son frère et ses sœurs ont tous accepté la naturalisation, sauf lui. Sa colère, son orgueil blessé et sa souffrance étant incommensurables, toujours à vif semble-t-il tant qu'il ne peut s'empêcher de narrer cette vie encore et encore, il a toujours refusé de devenir français. Depuis des décennies donc il doit renouveler tous les dix ans son droit de rester en France. Il n'a jamais pu voter alors mémé le faisait pour lui : bien sûr il a toujours voté communiste. Toutefois il a accepté de franciser son prénom comme ses frère et sœurs. Fransceco est devenu François.